

HÉRITAGE

Cédric Eeckhout



Avec **Cédric Eeckhout, Jo Libertiaux et Pauline Sikirdji**
 Écriture et mise en scène **Cédric Eeckhout**
 Assistante et collaboratrice **Eulalie Roux**
 Dramaturgie **Nils Haarmann**
 Scénographie et costumes **Bastien Poncelet**
 Perruques et coiffures **Edith Carpentier**
 Régie générale Olivier **Arnoldy**
 Création lumière **Antoine Fiori** - Régie lumière **Mehdi Igoud**
 Régie son **Benjamin Devillers**
 Travail vidéo **Coralie Denooz**
 Construction des décors et costumes **Ateliers du Théâtre de Liège**
 Photo **Béa Borgers**

Production Théâtre de Liège, DC&J Création. **Coproduction** Théâtre Varia, Théâtre les Tanneurs, Théâtre Dijon Bourgogne CDN et Les Théâtres de la Ville de Luxembourg. **Soutien** Tax Shelter du Gouvernement Fédéral de Belgique, Inver Tax Shelter. **Coproduction** DRAC Pays de la Loire, Département Loire Atlantique, ville de Nantes, Hexagone Scène nationale - Meylan, TU-Nantes, CDN Normandie-Rouen, Au bout du Plongeur, Thorigné-Fouillard, La Libre Usine - Nantes, Territoire Interstice - Nantes, Pick Up Production - Nantes, Le Polau, Saint-Pierre-des-Corps, La chapelle Dérézo - Brest, Dispositif Plein Phare & Coopération Itinéraire d'artiste, CNAREP, Le Fourneau - Brest, Festival La Déferlante, Saint Hilaire de Riez, Le Moulin de l'hydre, Saint-Pierre-d'Entremont, Le cifas, BE, Le Moulin Fondu Opposito Cnarep, Garges-les-Gonesses, CNAREP, Le Citron Jaune, Port-Saint-Louis du Rhône, CNAREP, Chalon dans la rue, Chalon-sur-Saône, Coopérative funéraire de Rennes, Nouveau Studio Théâtre - Nantes, Bain Public - Saint-Nazaire, Scène de Laval, La transverse, Corbigny, SACD - Auteurs d'Espaces.

OCTOBRE

MARDI 14
14H15 / 20H

Durée 1h30

À partir de 14 ans

AUTOUR DU SPECTACLE

- Arbre à témoignages dans le hall du théâtre le jour des représentations.

Participez en laissant un mot : Que vous reste-t-il de vos parents ? quel héritage portez-vous d'eux ? Un trait de caractère, une anecdote, un métier, un regard sur la vie ? Des valeurs ? Quels souvenirs gardez-vous de leur vie ?

Une courte sélection sera lue à l'issue du spectacle par deux étudiants en arts de la scène.

Cédric Eeckhout convoque sur la scène du théâtre Jo Libertiaux, sa mère, née en 1945. Libre et indépendante, Jo s'est construite seule dans un monde d'hommes. Cédric la voit comme une combattante, une héroïne, son idole. Portée par l'amour de l'existence, Jo se raconte. Cédric, lui, romance et joue sa vie, où sont abordées émancipation féminine, histoire économique, sociale et politique. Leurs voix sont celle d'une femme divorcée, mère de quatre fils qu'elle a élevés tout en travaillant comme coiffeuse, et qui, une fois retraitée, devient comédienne, et celle de son fils acteur, qui s'identifie comme *queer* et interroge héritage et machisme. Entrelaçant intime, émotion et humour, elles auscultent la transmission d'une génération à une autre dans une époque qui semble en crise permanente, entre changement climatique, impact pandémique, guerres, crises de solidarité, racisme et sexisme. Toutefois, ce vieux monde laisse apparaître dans les fissures de ses traditions coloniales et patriarcales – interstices où s'élèvent des voix fraîches, naïves, marginalisées, des voix mineures ou minorisées, pas assez entendues, comme celles d'une mère et de son fils – l'espoir du nouveau.

ENTRETIEN AVEC CÉDRIC EECKHOUT

Dans votre première création The Quest, où vous abordez conjointement la construction européenne et la construction familiale, votre mère Jo Libertiaux était déjà – sans prendre toute l'importance qu'elle revêt dans Héritage – présente au plateau. Quels liens unissent les deux spectacles ?

Avec *The Quest*, j'avais avant tout le désir de faire un spectacle « pop ». Je suis un enfant des années 80, fort influencé par les mouvements du pop art, avec des figures centrales comme celle d'Andy Warhol. J'ai toujours aimé ce qui se racontait à travers ces œuvres. J'avais envie de jouer avec ces figures – de manière parfois un peu grossière – pour parler politique et famille.

J'ai eu alors l'idée d'amener ma mère sur le plateau, non pas pour jouer ma mère, mais plus pour jouer la figure maternelle, pour jouer une mère. Une prolongation de mon personnage, parce que je n'étais pas vraiment Cédric, j'étais Cédric qui se la jouait chevalier, Cédric qui allait défendre l'Europe dans les pays nationalistes. Dans le spectacle, tout était faux et tout était vrai, d'une certaine manière. Tout partait de la vérité, mais tout était « popifié ». Je voulais jouer avec des personnifications, la personnification du chevalier, celle de la mère, etc.

Pourtant parmi toutes ces choses, il y avait une vérité : celle de la réconciliation de mes parents. Nous partions donc de cette histoire, et j'ai eu l'idée de jouer l'annonce de son divorce. Ma mère ne nous a jamais réellement parlé du divorce, et je voulais jouer cette scène. J'invitais trois spectateurs pour jouer mes frères – nous sommes quatre frères à la maison –, et elle nous annonçait qu'elle allait divorcer.

Lors d'une représentation, elle s'est arrêtée en plein milieu, touchée par l'émotion, disant que c'était trop dur de rejouer la scène, qu'elle ne pouvait pas. On a discuté sur scène, elle a pris son temps, puis elle a repris. J'ai trouvé ce moment très fort – et je n'étais pas le seul. Ça touchait tellement à la vérité... C'est à ce moment que je me suis dit : « Ah, elle est capable de ça ! » On sait parfois comme il est difficile de faire jouer une amatrice, d'autant plus quand il s'agit de ta mère (Il rit).

Je savais au fond de moi que je voulais aller plus loin que dans *The Quest*, mais je devais apprendre à travailler avec elle, je devais apprendre à construire un spectacle avec une amatrice, je devais savoir si j'étais prêt, si j'étais moi-même capable de le faire. *The Quest* m'a appris ces choses-là. Et cette scène m'a donné l'envie de réaliser un spectacle plus intime, sans artifices, sans armures. Et puis, je me suis dit, je peux faire quelque chose de politique sans devoir forcément l'appuyer aussi. C'est le grand moment de pensée entre le premier et le second spectacle. Une certaine idée d'épurement. Et je lui ai alors demandé si elle aurait envie de raconter sa vie. D'être au plus proche d'elle-même. Et que je l'accompagnerais.

Pour quelles raisons il vous est apparu important de raconter cette vie ? Une vie plutôt simple ?

Je ne voulais pas de confrontation, mais plutôt amener une certaine douceur. J'avais l'intuition qu'on ne parlait pas assez de ce genre de femmes. Je voulais montrer cette simplicité et cette force. La mettre à l'honneur. Ma mère ne s'est jamais trop sentie concernée par la politique ou plus précisément les mouvements féministes ; pourtant, de par la manière dont elle a construit sa vie, avec des choix importants pour l'époque, c'est-à-dire en quittant mon père et la maison avec ses quatre enfants, elle a participé aux changements de mentalités. Elle prenait son émancipation par rapport à un monde d'hommes. Elle montrait une voie différente. Souvent, dans le théâtre documentaire, le politique est directement présent, il est déjà là. Je trouve ça important que ces œuvres existent, mais je voulais faire autre chose. Je voulais montrer une vie banale, qui a presque tout. C'est pour cette raison aussi que j'ai voulu éviter les conflits. Je ne voulais pas de confrontation, mais plutôt amener une certaine douceur. Puis, je voulais également faire des ponts entre les générations. Donner à voir les différences entre les époques. Évoquer des réalités qui sont totalement différentes entre hier et aujourd'hui. Je pense souvent aux jeunes générations qui conspuent les anciennes – notamment sur les questions climatiques –, et je voulais leur faire voir cette génération, leur montrer qu'une mère au foyer qui voulait une maison quatre façades n'était pas pour autant un monstre d'égoïsme. Son « égoïsme » a surtout fait émerger d'autres modes de pensée, il a contribué à la reconnaissance de toutes les femmes, de tout type de femme. Même si elle a voulu changer de classe sociale, ma mère est toujours restée la même.

On pouvait la traiter de « pute », elle s'en foutait, elle faisait sa vie. Et ça, c'est un acte politique qui m'intéresse. Ma mère, c'était cette fausse blonde en mini-jupe et talons aiguilles qui voulait mettre ses enfants dans une école catholique et bourgeoise. Rien ne l'a empêchée d'être ce qu'elle avait envie d'être.

Votre mère prend une place au plateau beaucoup plus importante que dans votre dernier spectacle, mais quelle était sa place dans le processus de création ?

Elle a toujours été présente. Dès qu'elle a accepté de participer, je lui ai offert des tas de livres autour des mères, autour de la mère. Je lui ai offert Édouard Louis, Annie Ernaux, Didier Eribon. Elle les lisait, puis elle me faisait des retours, on en discutait ensemble... C'était déjà une manière de construire ensemble le spectacle. Ensuite avec Nils Haarmann, mon dramaturge, et Eulalie Roux, mon assistante et collaboratrice, nous avons élaboré un questionnaire de 168 questions auquel elle a répondu en 10 mois. Le questionnaire était fragmenté par décennie. On y retrouvait des questions assez simples comme « Quelle est ta chanson préférée et pourquoi ? » ; « Quel est ton film préféré et pourquoi ? », mais aussi des questions plus complexes comme : « Qu'est-ce qu'était la famille et pourquoi ? » ; « Quand t'es-tu sentie le plus femme et pourquoi ? », à chaque fois rapportées à une décennie particulière (de 46 à 55, de 56 à 65, etc.).

Grâce à ses réponses, nous avons pu donner une première esquisse au spectacle. Nous avons pu dégager ce qui nous semblait le plus intéressant, ce qui la touchait le plus, ce qui la portait. C'est grâce à ces questions que nous avons par exemple pu extraire une thématique qui parcourt tout le spectacle : l'opposition entre patriarcat et matriarcat, les rapports hommes-femmes.

À partir de ces questions, je ne voulais pas écrire trop vite – comme cela avait été le cas avec *The Quest* –, parce que je ne voulais pas enfermer ma mère dans une structure. En décidant de réaliser un spectacle sur l'héritage, je devais accepter qu'il ne corresponde pas forcément à ce que j'avais en tête au début – aussi étrange que cela puisse paraître.

Il est donc plutôt question d'écriture de plateau ?

C'était surtout une écriture de maison ! C'est dans sa maison que nous discutons de ce dont nous avons besoin. Beaucoup d'idées ont émergé, mais j'avais l'impression de tomber dans l'artifice – ce que je cherchais à éviter. On enlevait, on élaguait, et à la fin, il restait surtout les images. Ma mère filmait beaucoup, elle collectionnait beaucoup, et toutes ces images ont été un terrain fertile pour le spectacle. Cela correspondait aussi à une époque et permettait de tracer une ligne du temps. D'abord la photographie, puis le Super 8, puis la vidéo numérique, et enfin les messages vocaux qu'elle utilise beaucoup aujourd'hui. C'était aussi une manière de voir comment la famille s'inscrit dans ces modes de communication.

Mais pour revenir à la question, c'est quand nous sommes arrivés chez elle que nous avons réellement commencé l'élaboration du spectacle. Nous l'enregistrons, nous la filmions, nous lui demandions de partager ces souvenirs de maisons, nous discutons des cuisines dans lesquelles elle avait vécu. La cuisine a toujours été un lieu important pour ma mère : elle aime bien cuisiner, elle aime recevoir. Parler de ce lieu permettait de toucher à l'intime, de libérer sa parole, pour finalement s'en éloigner...

À partir de toutes ces conversations, nous avons voulu construire avec Nils un récit, même si nous n'avions pas de conflit. Nous savions qu'il y en avait un au niveau du divorce, mais je l'avais déjà abordé dans *The Quest*. Pourtant, nous y sommes quand

même arrivés ; je me suis d'ailleurs rendu compte de l'importance de l'époque sur ce choix. Elle me répétait toujours : « Je me suis retrouvée victime de mes choix de liberté. » Elle a refusé de participer à un système. Elle aurait pu se taire, rester avec mon père, mais elle ne l'a pas fait !

Il y a un côté très paradoxal chez votre mère. Elle décide de divorcer, à une époque où c'était sûrement plus compliqué qu'aujourd'hui, de refuser les lois d'une époque en quelque sorte, mais de l'autre côté elle accepte pleinement cette époque, elle l'apprécie d'ailleurs. On ressent une sorte de fatalité joyeuse chez elle.

J'ai beaucoup discuté avec Nils à ce sujet. C'était tellement fort pour lui d'avoir une femme sur scène qui dit que si son père trompait sa mère, c'était sans doute un peu de la faute des femmes... On écoute ça aujourd'hui, et on se demande comment elle ose le dire sur un plateau... Et en même temps, on ne peut s'empêcher de la comprendre, parce que c'est lié à une autre éducation, à un autre mode de pensée...

Alors oui, ce paradoxe était très important. Pourtant, même si elle acceptait beaucoup, il y a eu des moments dans sa vie où elle n'arrivait pas à s'adapter complètement, notamment à l'Église. On la regardait, on l'épiait... Quelle violence quand on y repense ! Et pourtant, elle s'en foutait royalement... C'est ça que nous voulions garder ! Je voulais aborder sa façon paradoxale d'être au monde, tout en restant léger.

L'histoire de Jo est aussi l'histoire d'une époque. Était-ce une volonté dès de le départ ou était-il simplement impossible de dissocier les deux ? Comme les deux facettes d'une seule et même chose ?

Il y a un renversement avec *The Quest*, où je parlais de l'Europe pour parler de nos vies. Je parlais du grand pour arriver au petit. Avec *Héritage*, je fais le voyage inverse en quelque sorte, je pars de la vie de ma mère pour raconter la vie d'une époque.

C'est aussi pour cela que je ne voulais pas forcer l'écriture, comme j'ai pu le faire avec *The Quest*. D'ailleurs, j'avais beaucoup de mal au début avec mes questions sur Mai 68. Pourtant, mon frère est né en 68, et je me suis réellement posé des questions sur les rapports qu'elle entretenait avec les mouvements sociaux ; justement parce qu'elle n'était pas du tout politisée.

Néanmoins, je me suis vite rendu compte que le plus important était qu'elle parle d'elle, de sa vie, de sa volonté d'avoir simplement des enfants et une maison, pas de changer le monde. Paradoxalement pourtant, en refusant de manifester, de s'engager politiquement, elle fait quand même avancer l'Histoire. Parce qu'elle permet d'avoir un regard différent sur les choses.

Les parents de Pauline Sikirdji, qui nous accompagne musicalement au plateau, sont venus voir le spectacle. Ce sont des soixante-huitards, abonnés à L'Humanité... ils ont une manière totalement différente de penser. C'était amusant de les voir discuter avec ma mère, de les confronter à d'autres mondes. Ils jugeaient des personnes comme ma mère à l'époque, mais maintenant ils comprennent sa volonté.

C'est en partant de sa vie qu'on a pu aborder des choses plus grandes, interroger les mouvements sociaux, les rapports entre hommes et femmes.

Tout s'est dessiné autour de ce qu'elle nous racontait. Elle a voulu des choses qui étaient liées à une certaine époque. Elle pouvait être soit sténodactylo soit coiffeuse – et c'est tout. Alors elle a choisi coiffeuse, et elle était contente...

On revient à cette fatalité joyeuse face à l'époque...

Oui, exactement. Elle a toujours fait avec la société de son temps. Quand nous ressortons, pour les besoins du spectacle, tous les objets qui ont accompagné sa vie, ce sont réellement des objets qui lui ont appartenu.

On revient alors à l'époque, avec ce rapport à l'accumulation. Sa maison déborde d'objets, ce besoin d'en avoir autant... C'est en totale opposition avec notre société, où on essaye de penser la sobriété.

Les objets sont aussi les témoins d'une époque. Quand elle parle de sa machine à laver, quand elle dit, je la cite : « Ça a changé ma vie ! », ça nous paraît dingue aujourd'hui, parce que nous sommes pour beaucoup nés après l'arrivée de la machine à laver, mais ça dit tellement sur l'époque ! Ils ont vécu une époque hyper-impressionnante quand on y pense. Ils ont vu débarquer tellement de choses qui ont bouleversé leur quotidien... Ils ont pu tout se permettre... Et nous, aujourd'hui, on doit réduire, réduire... Ils ont eu beaucoup de chance de vivre ce qu'ils ont vécu d'une certaine manière, et je pense qu'ils s'en rendent bien compte aujourd'hui... Mais encore une fois, toutes ces réflexions ont été amenées par sa vie – intime et personnelle.

Ils ont vécu une époque hyper-impressionnante quand on y pense. Ils ont vu débarquer tellement de choses qui ont bouleversé leur quotidien...

Héritage devient alors aussi la tentative d'une compréhension mutuelle entre plusieurs générations ?

Je n'aime pas forcément cette expression, mais je voulais rendre justice, oui. Je trouve que la condamnation continue de cette génération – qui n'était pas forcément au courant des enjeux et des conséquences que ce mode de vie pouvait entraîner – est injuste. Édouard Louis dit très justement qu'on a besoin d'une véritable analyse pour comprendre comment une société influe sur nos vies, nous amène à penser d'une certaine manière... Ce serait plus facile de faire un spectacle sur les parents de Pauline, qui se sont engagés, mais il y en a déjà tellement. Alors, oui, continuons à parler de ces gens ! Mais parlons aussi des autres, parlons de l'autre face de l'époque... Créons des liens !

Cela nous ramène à la question de l'héritage, qui donne le titre au spectacle. Pourquoi ce choix ?

Le titre m'est apparu dès le début. Parce que je monte le projet, et donc je regarde ma mère depuis mon propre point de vue. Je raconte la vie de ma mère également pour raconter ce que j'ai reçu en héritage. Dans ma démarche, je voulais raconter la vie d'une femme pour voir comment elle avait impacté la vie d'un homme.

J'ai regardé un documentaire sur le féminisme, il y a quelque temps, qui m'a marqué, qui m'a aidé à construire ce projet, qui m'a donné confiance. Dans ce documentaire, une femme – une féministe des années 70 – parlait de l'espoir qu'elle portait dans les nouvelles générations, ces générations qui ont été élevées par des femmes et qui ne reproduisent plus les modèles d'avant.

Je ne suis pas forcément d'accord avec ce qu'elle dit ; une femme peut très bien reproduire le système patriarcal. Ma mère aurait pu tout autant le faire, mais elle ne l'a pas fait. Je l'ai vue lutter contre des hommes, et j'ai très vite compris qu'il y avait tout un système à combattre.

C'est ce qui m'intéresse tout particulièrement : l'héritage dans la cellule familiale. Nous pouvons hériter de bien des manières, de la société notamment, mais je n'ai pas les moyens pour faire de la sociologie pure, pour voir comment la société peut contraindre. Alors, je me décale, j'essaie d'interroger comment la famille peut radicalement nous transformer quand des choix forts sont faits.

Dans le spectacle, les noms et prénoms des autres membres de la famille ne sont jamais mentionnés. Est-ce pour préserver une intimité présente entre vous deux ?

Je trouvais plus juste de fonctionner ainsi. En ne les nommant pas, ils deviennent des figures. D'une certaine manière, cela aide à l'identification, et cela empêche un certain voyeurisme qui pourrait mettre mal à l'aise et virer dans le psychodrame.

Héritage est avant tout une parole entre un fils et une mère. Lors d'une représentation à Liège, mon neveu était dans la salle et m'a demandé si son père avait reçu le même héritage de notre mère que moi. C'est évident que non. Tout simplement parce que je ne l'ai pas connue aux mêmes moments. J'ai eu la chance de découvrir une femme aux moments clefs de sa vie. Je suis le plus jeune des quatre garçons. Quand ma mère divorce, je n'ai que 5 ans. Cela me conditionne sans doute bien plus que mes frères. Mes frères ont vécu d'autres choses, et je ne pouvais pas parler pour eux. La relation est forcément différente en fonction des âges. Peut-être que le divorce ne les a pas autant impactés. Si je parle de Spielberg et *E.T.*, c'est sans doute pour cette raison. J'ai été extrêmement touché par son dernier film *The Fabelmans*, qui raconte en partie la vie de sa mère. Je comprends pourquoi j'aime autant *E.T.*, qui est un film sur la séparation, je comprends pourquoi j'aime autant Spielberg dont la séparation est l'une de ses thématiques récurrentes...

En parlant d'influence, Albert Cohen en était une également ? Oui, énormément. Albert Cohen m'a permis d'écrire ma lettre, celle qui clôt le spectacle, comme une déclaration. Quand j'ai lu *Le Livre de ma mère* pour la première fois, les vingt premières pages, j'ai éclaté de rire... Je me disais : « Pauvre garçon, ta petite maman, ta petite maman... » Et à la fin, j'étais hyper ému... Je trouvais ça super touchant. Je me suis demandé pourquoi je le jugeais comme ça. Son geste m'a touché, d'oser parler de cette manière de sa mère, depuis sa place d'homme de cette époque... J'ai trouvé qu'il fallait beaucoup d'audace pour écrire de cette manière à cette époque. Ça m'a libéré pour écrire.

À côté d'Albert Cohen, il y a surtout Annie Ernaux, qui a été une référence très importante, et qui ne m'a jamais lâché. Il y a une phrase dans l'introduction d'*Une femme*, qui a été révélatrice pour moi : « Je veux rester en deçà de la littérature... » Cette phrase a quasiment été à la base de ma mise en scène. Je voulais rester en deçà du théâtre. Cette phrase a fait beaucoup de remous, on l'a trouvée prétentieuse, provocatrice, etc. Alors que son but était simplement de parler de sa mère, d'en parler sans en faire trop, sans en faire un exercice de style.

Toutes les imperfections présentes dans le spectacle sont voulues, parce que nous voulions montrer cette authenticité. Donc si je voulais, moi, parler d'héritage, tout en rendant hommage à ma mère, il fallait que je reste dans un endroit où je ne lui imposais pas trop d'artifices. Je voulais rester avec elle dans un endroit en deçà du théâtre, je voulais qu'elle raconte sa vie de la manière dont elle l'aurait racontée hors d'une salle de spectacle. C'est pour cela que je n'ai jamais voulu trop écrire, pour préserver cette authenticité. Toutes les imperfections présentes dans le spectacle sont voulues, parce que nous voulions montrer cette authenticité. C'était très important de garder un côté un peu foireux. Je ne cherche pas à ce que tout soit millimétré, je ne veux pas que tout soit trop préparé.

Je veux lui laisser sa place, lui laisser sa parole, à sa manière.

Cédric ECKHOUT

Acteur et performeur, formé en Belgique, Cédric travaille depuis 2002 sur de nombreuses scènes en Belgique et en Europe avec différents metteurs en scène et compagnies, belges et étrangères.

Au niveau Européen, il a joué pour Anne-Cécile Vandalem (*Hansel et Gretel*), Falk Richter (*Play loud / Rausch*), Christiane Jatahy (*Ithaque*), la Compagnie Ontroerendgoed (*A game of you*), Sanja Mitrovic (*Do you still love me*), Mikael Serre (*Les Enfants du soleil*), Thomas Ostermeier (*La Mouette, Retour à Reims, Opéra de 4 sous*), *Les Enfants du soleil* de M. Gorki mise en scène de Mikaël Serre...

Il a également participé au spectacle de danse *Fear and Desire* (Gaia Saitta et Julie Stanzac *If Human*), créé au Festival Equilibrio de Rome en 2013 et en tournée en Belgique et en Italie de 2013 à 2017 et a participé au projet Thierry Salmon *École des maîtres* (direction Rodrigo Garcia).

En 2017, il a écrit, joué et mis en scène, accompagné de sa vraie mère (coiffeuse à la retraite) *From here I will build everything*, une forme courte de 25 minutes sur sa situation familiale et privée, en miroir de la construction de l'Europe et de sa crise actuelle. Cette forme a été créée dans le cadre du festival XS au Théâtre National de Belgique, puis présentée au FIND (Schaubühne Berlin) ainsi qu'au festival Nest de Thionville. Cédric Eeckhout a créé la version longue de ce projet, *The Quest* lors de la saison 2020/2021 du Théâtre National de Belgique, et en tournée en Europe.

En octobre 2023, il crée *Héritage*, toujours avec sa mère, mais cette fois-ci comme protagoniste et personnage principal. Dans ce spectacle, Jo se raconte aidée de Cédric et de la chanteuse lyrique Pauline Sikirdji. Après Bruxelles et Luxembourg, *Héritage* a été sélectionné pour le Théâtre des Doms à Avignon en 2024 ainsi qu'au Festival FIND de la Schaubühne en 2025. Il est toujours en tournée.

Au cinéma, il a travaillé avec Joachim Lafosse (*Ça rend heureux, Tribu*), Rithy Panh (*Un barrage contre le pacifique*), Laurent Tirard (*Le petit Nicolas*), Edouard Deluc (*Gauguin*), Thomas Vinterberg (*Kursk*), Martine Doyen (*No fun*)... Il a également réalisé un documentaire sur le travail et la vie de sa mère durant la préparation du spectacle *The Quest*, le film documentaire JO est sorti en juin 2022.

Lauréat du Prix de l'Union des artistes belges 2001, il a été nommé au prix du théâtre belge 2005 en tant que meilleur espoir masculin (pour *La Mouette* (Tchekhov, mise en scène de Xavier Lukomski) et *Hot house* (Pinter)) et a reçu de nombreux autres prix dans divers festivals internationaux de court-métrages. Il a également participé à l'écriture de divers projets théâtraux et cinématographiques.